

**Robert Bourassa**

**Variations sur un même thème**

GEORGES HÉBERT GERMAIN, *Robert Bourassa*, Montréal, Libre expression, 2012, 411 pages

JEAN-FRANÇOIS LISÉE, *Le petit tricheur. Robert Bourassa derrière le masque*, Montréal, Québec Amérique, 2012, 420 pages

Daniel Gomez

Volume 6, numéro 3, été 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66815ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Gomez, D. (2012). Robert Bourassa : variations sur un même thème / GEORGES HÉBERT GERMAIN, *Robert Bourassa*, Montréal, Libre expression, 2012, 411 pages / JEAN-FRANÇOIS LISÉE, *Le petit tricheur. Robert Bourassa derrière le masque*, Montréal, Québec Amérique, 2012, 420 pages. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 6(3), 33–34.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

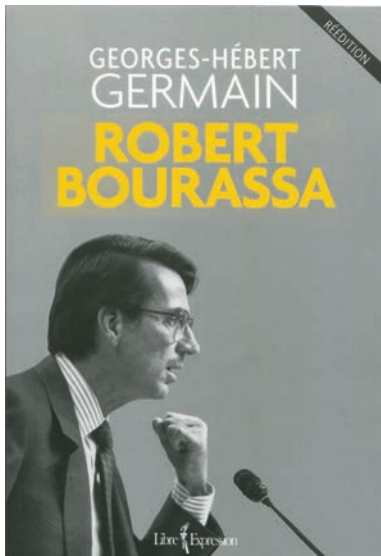
<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



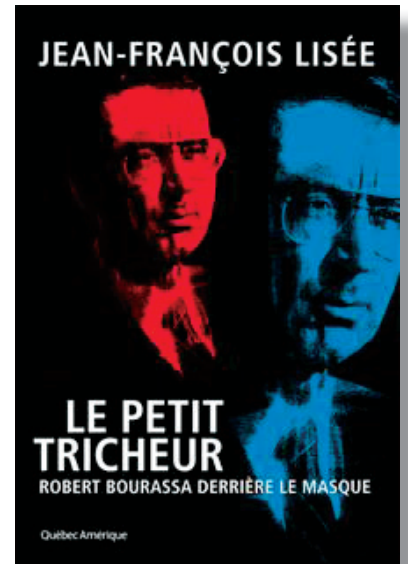
ROBERT BOURASSA

## VARIATIONS SUR UN MÊME THÈME

Daniel Gomez

GEORGES HÉBERT GERMAIN  
**ROBERT BOURASSA**  
 Montréal, Libre expression, 2012,  
 411 pages

JEAN-FRANÇOIS LISÉE  
**LE PETIT TRICHEUR.  
 ROBERT BOURASSA  
 DERRIÈRE LE MASQUE**  
 Montréal, Québec Amérique, 2012,  
 420 pages



*Lorsque le rapport Allaire est publié, le chroniqueur national du Globe and Mail, Jeffrey Simpson, polyglotte, pro-Meech et influent, fait l'erreur de croire que Robert Bourassa dit parfois ce qu'il pense et pense parfois ce qu'il dit. Le soir même, à l'émission Le Point de Radio-Canada, il déclare que «le Québec a maintenant deux partis souverainistes».*

– J.-F. Lisée p. 223

Deux livres en même temps sur Bourassa, ce n'est pas banal! Tout d'abord Georges-Hébert Germain, spécialiste en biographies, qui nous pond un *Robert Bourassa* de 411 pages; pas une biographie, nous dit-il, mais un «portrait de proximité». La différence n'est pas évidente. C'est une commande financée par la Fiducie de commémoration de la mémoire de Robert Bourassa. On entrevoit, bien sûr, l'ombre de la famille Bourassa et du Parti libéral. GHG nous dépeint «un homme de paix, de bonté, avec beaucoup de charme. Parfois insaisissable et louvoyant, mais toujours honnête et attachant, un homme de bonne volonté qui a aimé profondément son pays, le Québec».

En même temps, Jean-François Lisée, l'hyperactif de la scène politicomédiatique que nous connaissons, nous sort *Le Petit tricheur, Robert Bourassa derrière le masque*. Le masque est peut-être celui dessiné par Germain. Quoi qu'il en soit, *Le Petit tricheur*, est une version de 420 pages, abrégée et remaniée du *Tricheur* et du *Nauffrageur*, deux livres sur Bourassa publiés en 1994 et qui avaient connu un fort succès. D'emblée, l'utilité de l'exercice ne m'a pas semblé évidente, surtout en même temps que l'œuvre de Germain; sans parler d'une certaine inélégance du geste. Lisée a-t-il tellement besoin qu'on parle de lui?

Le portrait de Robert Bourassa dessiné par JFL est un tantinet moins complaisant que celui de GHG. Il relativise par exemple son honnêteté. Dans la réalité, affirme-t-il, tout a toujours tourné chez cet homme autour de l'ambition personnelle d'être premier ministre, même l'avenir du Québec. Il dira d'ailleurs à Lévesque en septembre 1967 qu'il y avait une bonne chance qu'il puisse remplacer Lesage à la tête du Parti libéral et qu'il ne voulait pas rater cette chance. Ainsi, la bonté, l'honnêteté, l'amour de son pays,

toutes ces qualités soulignées par Germain, tiendraient plutôt du masque et seraient subordonnés à une ambition dévorante. Lisée est très sévère. Selon lui, le soi-disant amour de son pays de l'ancien chef du Parti libéral a empêché le Québec de rentrer dans l'histoire.

La comparaison entre les deux ouvrages est un tant soit peu malhonnête; GHG est un romancier, biographe de personnalités connues. C'est certainement un très bon conteur, mais il n'a aucune prétention intellectuelle ou scientifique, du moins je l'espère pour lui. Son récit se lit très bien, malgré un manque évident de profondeur et de rigueur. J'avais une version rééditée. La première version contenait en effet tellement d'erreurs qu'elle a été retirée rapidement des tablettes. La réédition compte elle aussi au moins une erreur, et énorme celle-là, dont nous parlerons plus loin.

L'ouvrage a donc un aspect un tant soit peu bâclé. Il nous présente un Bourassa profondément humain, sinon humaniste, foncièrement honnête, mais froid et parfois insaisissable et louvoyant. Le Bourassa de JFL est moins attachant: tricheur, fossoyeur, «louseur», et bien d'autres épithètes peu flatteuses. Unanimité chez les deux hommes: la froideur reptilienne de Robert Bourassa et sa soif de pouvoir; il voulait être premier ministre du Québec, quel que soit le statut de ce Québec; autrement dit un opportuniste.

Les deux auteurs survolent, chacun à sa façon, les événements de la vie de l'ancien premier ministre. Il m'a alors semblé intéressant de voir comment chacun traduisait un événement particulier. J'ai choisi un épisode capital dans la trajectoire de Robert Bourassa, le congrès du Parti libéral des 13 et 14 octobre 1967, là où le destin du Québec aurait pu bifurquer radicalement et où celui de deux hommes, René Lévesque et Robert Bourassa, s'est joué. Il existe en effet, chez

les individus, comme chez les peuples, des moments charnières, des périodes de choix stratégiques qui vont déterminer la suite de leur existence et où leur vraie nature se dévoile. Ce congrès en fut un.

Georges-Hébert Germain traite de ce thème en une huitaine de pages. Il nous ramène en 1967 alors que le PLQ est confronté au dossier du rapatriement de la constitution. Robert Bourassa est le président de la commission politique du parti chargée de préparer des propositions concrètes et de les présenter au congrès libéral. De son côté, René Lévesque commence à rédiger sa thèse sur la souveraineté-association, qui deviendra Option Québec. GHG nous dit en quelques brèves lignes:

Au début les deux hommes ont réfléchi ensemble et figolé en duo le concept de souveraineté-association. Le texte original d'Option Québec [...] fut d'ailleurs tapé sur la machine à écrire de Robert Bourassa, avenue Brittany, à Ville Mont-Royal. Lévesque citait Bourassa à quatre reprises [...]. Il avait confiance en son confrère » (GHG p. 94).

Mais au cours de l'été, le projet de Lévesque apparut totalement irréaliste à Bourassa. Il invoquait les problèmes de monnaie pour justifier son refus de la souveraineté-association. Selon lui, si le Québec adoptait sa propre monnaie il aurait été dépendant à l'égard des marchés internationaux et s'il adoptait la monnaie canadienne il n'aurait aucun contrôle sur son économie. Lévesque lui avait dit un soir: «Qu'est-ce la monnaie vient faire dans le destin d'une nation?» Il croyait cependant toujours en Bourassa puisqu'au lancement du second chapitre d'Option Québec il déclarait que la formule idéale pour qualifier son projet de souveraineté-association venait de la plume de Robert Bourassa: les États souverains associés (GHG p. 96).

Selon GHG dès le 18 septembre Bourassa s'était déjà dissocié de Lévesque, malgré les pressions de sa femme, Andrée Simard, une fervente indépendantiste. Quelques jours plus tard, il aurait dit à un journaliste du *Devoir* que la thèse de Lévesque était inapplicable. (Il faut noter qu'il n'y a strictement aucune référence dans le livre.)



suite de la page 32

Montréal. Il a aussi de bonnes raisons de soutenir que si, pour l'heure, leurs idées n'ont pas vraiment affecté les grandes orientations politiques des Québécois, elles commencent néanmoins à affecter notre autoperception collective, d'autant que les Québécois sont particulièrement doués pour l'autodénigrement collectif.

Lisée propose donc que plusieurs personnes se mettent à la tâche avec lui à savoir : 1) que l'on identifie des affirmations devenues lieux communs (ou en voie de le devenir); 2) qu'on aille voir de quoi il en retourne dans les banques officielles de données (celles que les journalistes consultent lorsqu'ils veulent vérifier un fait asserté); 3) que l'on établisse des jugements clairs, robustes et faciles à comprendre en comparant systématiquement le Québec à un ensemble de sociétés; et surtout 4) qu'on expose ces contre-données un peu partout, là où c'est possible. L'auteur donne l'exemple. Il fait cet exercice dans son livre et traite avec un grand souci pédagogique de quinze affirmations communes en provenance des tribunes de droite et le résultat est absolument frappant.

Je reviens pour terminer sur le fait qu'on ne peut mettre K.-O. les Richard Martineau de ce monde. Avoir gain de cause à tout coup est un des plus vieux fantasmes de la rhétorique et plusieurs

manuels ont été écrits à cette fin, dont celui, fort célèbre et tellement amusant, de Schopenhauer, mais il reste que vraiment très peu de gens sont capables d'affronter une grande gueule comme lui ou comme Rush Limbaugh. Ces super grandes gueules ont un sens de l'affirmation de soi et de leurs idées qui est hors du commun (leur célébrité tient à cela) notamment parce qu'ils ne se laissent atteindre par pratiquement rien, surtout pas par le fait d'avoir tort ou de sembler ridicule. Ces individus sont littéralement capables de faire flèche de tout bois pour réagir et surprendre l'adversaire. On ne saurait non plus espérer que les objections de Lisée pourraient convaincre un Aubin (*Journal de Montréal*) ou une Elgrably-Lévy (Institut économique de Montréal) de changer d'idées. J'ai fait ma petite enquête sur le site de cette dernière et je constate que ce n'est pas du tout le cas, Elgrably-Lévy semblant même stimulée par la perspective de contredire Lisée à son tour.

Toute mouvance idéologique défend ses investissements intellectuels et tend à voir le monde à travers une opinion de groupe, deux facteurs qui rendent ses membres assez imperméables à court terme aux objections qu'on peut leur adresser. Mais, redisons-le, l'enjeu, ce n'est pas eux; c'est plutôt le contexte d'idées dans lequel se meuvent les individus plus ordinaires dont les prétentions individuelles sont moins grandioses et les convictions moins assurées. ❖

suite de la page 33

Puis, GHG nous parle brièvement de l'historique congrès du parti libéral des 13 et 14 octobre 1967, en une page et demie. Au cours de ce congrès, la proposition de René Lévesque fut jugée irrecevable. Celui-ci quitta le plancher du congrès entouré d'une : «quinzaine de députés [sic]» (GHG p. 99). En réalité, René Lévesque quitta le congrès avec fracas, suivi seulement par une douzaine de *militants*. Certains d'entre eux se sont arrêtés devant la chaise de Bourassa et lui auraient demandé de les suivre. «Robert a gardé les yeux droits devant lui. Il n'a pas bougé.» Il reste que l'erreur est énorme. En effet, si quinze des *députés* du Parti libéral de l'époque avaient suivi Lévesque c'est tout le cours de l'histoire du Québec qui aurait pu connaître une trajectoire différente.

Selon GHG, Bourassa était réellement persuadé que Lévesque faisait fausse route et que son option pour le Québec pouvait être néfaste. Germain évoque cependant très brièvement l'hypothèse selon laquelle une raison profonde pour laquelle il n'a pas suivi Lévesque serait sa soif de pouvoir. S'il avait suivi ce dernier il n'aurait été certainement, au mieux, qu'un numéro deux. «Il n'était donc pas du tout fâché dans son for intérieur de voir Lévesque s'éloigner avec ses illusions, ses théories boiteuses et son projet irréalisable» (GHG p. 100).

Jean-François Lisée consacre une douzaine de pages à la même thématique. Son histoire débute en 1966 alors que Robert Bourassa est déchiré entre ses deux idoles : Lesage et Lévesque. Le PLQ lui est divisé entre progressistes, qui veulent moderniser le parti, transformer le mode de financement, et les «traditionnels» aux mœurs électorales moins transparentes. Bourassa fait partie des progressistes, mais au congrès de 1966, alors que ces derniers tentent sans succès de prendre le contrôle de l'exécutif du parti il reste muet, fidèle en cela à sa marque de commerce qui consiste à ne pas se mouiller trop rapidement.

En 1967, un petit groupe de réformistes se réunit autour de René Lévesque chez le jeune député de Mercier et commence à se questionner sur la place du Québec au sein du Canada, «Lévesque compte beaucoup sur les connaissances de Bourassa en économie et en fiscalité» (JFL p. 50). En 1967 à Mont-Tremblant, vingt réformistes sont mis en présence de deux thèses : la souveraineté-association de



Lévesque et une approche dite de statut particulier défendue par Bourassa. Il y a un schisme, certains ne veulent pas entendre parler de souveraineté et quittent Lévesque. Plus tard, le Parti libéral acceptera de parler de statut particulier, mais pas de souveraineté-association. Fait surprenant, Bourassa ne quitte pas le groupe de Lévesque et les réunions de celui-ci se poursuivent même chez lui.

Durant l'été 1967, Bourassa remet un texte à la revue *Maintenant*. La chose est aussi mentionnée chez GHG. Ce texte passe en revue les différentes options qui s'offrent au Québec en matière constitutionnelle. La conclusion du texte était, pour GHG, «évidente : un Québec indépendant était impossible». JFL considère lui le texte assez ambigu pour qu'on puisse l'interpréter comme un appui à la souveraineté-association. Il cite *Le Devoir* du 6 octobre 1967 : «Robert Bourassa n'écarte pas l'option de Lévesque — l'indépendance dans l'association économique éviterait les effets fâcheux de la séparation.»

Tout le monde de la rue Brittany s'attend à ce qu'il soit du voyage. Lévesque pense de même, surtout que Bourassa l'a suivi jusqu'à la fin du processus.

Robert Bourassa a joué là-dedans, d'accord avec nous autres. Et je me souviens que non seulement il a étudié et il a aidé à l'étudier, mais c'est dans sa cave — ça, c'est un fait — chez lui, que la veille du dernier jour on révisait pour la dernière fois. Le brouillon que j'avais fait — parce que j'avais été chargé de le rédiger — de la résolution qui était en fait une sorte de manifeste. Et il a trouvé des raisons ce soir-là, essentiellement monétaires, etc., mais qui venaient terriblement à la dernière minute, de ne pas être avec nous.

C'est comme ça qu'il nous a lâchés. Mais il avait été là durant toute la période cruciale, jusqu'à ce soir-là. Ça a été une assez grosse surprise, que j'aime mieux ne pas qualifier, là, de le voir lâcher à la dernière minute (René Lévesque cité par Pierre Godin et repris par JFL p. 53).

Finalement, le livre de Lisée n'est pas inutile. Il permet de bien situer le personnage Bourassa dans l'histoire du Québec. En effet, le lecteur qui se contente du «portrait intimiste» de Germain n'aura qu'une bien médiocre idée de ce que fut Robert Bourassa et du véritable rôle qu'il joua dans l'histoire du Québec. ❖